PROBLÈMES

—

INTRODUCTION A LA LOGIQUE

PROBLÈMES

PAR LE R. P. MARIN DE BOYLESVE

Sous le titre de Problèmes, on se propose de traiter des sujets variés, spéculatifs et pratiques, religieux et profanes, philosophiques, historiques et littéraires.

ONT PARU :

1.	**Plan d'études et de lecture,** 2e édit., in-18..	80 c.
2.	**Le miracle et le diable,** 2e édit., in-18.......	25 c.
3.	**Un coup de soleil,** in-18..........	25 c.
4.	**Choix d'un état de vie,** in-18..........	30 c.
5.	**Idée et plan de la philosophie,** in-18....	50 c.
6.	**Les malices de la science,** in-18...........	60 c.
7.	**La première révolution,** in-18..........	20 c.
8.	**Qu'est-ce qu'un héros ? ou les Machabées,** 2e édit. in-18.	60 c
9.	**La fin de l'homme,** in-18..........	20 c.
10.	**Le protestantisme est-il une religion?** in-18..........	20 c.
11.	**Mission de la France**..........	20 c.
12.	**La religion d'argent**..........	20 c.
13.	**Les passions**..........	20 c.
14.	**Les protestants**..........	50 c.
15.	**La fournaise ou les vainqueurs du respect humain**..........	50 c.
16.	**Introduction à la logique**..........	25 c.

TOTAL, *franco* . 5 fr. 75 c.

Ajouter 5 fr. si on veut recevoir les Problèmes à paraître jusqu'à concurrence de cette somme.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT:

La propagation des bons livres, etc., etc.

PARIS, — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 1.

PROBLÈMES

INTRODUCTION

A LA

LOGIQUE

PAR

LE P. MARIN DE BOYLESVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



PARIS

F. BOUQUEREL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

31, RUE CASSETTE, 31.

1868

INTRODUCTION

A LA

LOGIQUE

COUP D'ŒIL SUR LA LOGIQUE.

Prise dans son acception la plus large, la raison peut se définir, la faculté de connaître la vérité. Ailleurs nous examinerons les nuances, qui, sans multiplier cette puissance, ne laissent pas de multiplier les noms divers d'intelligence, d'entendement, de raison, d'esprit, par lesquels on désigne ses divers aspects. La raison s'exerce, se cultive et se développe par la logique.

La logique est l'art de raisonner ou la science de la certitude. On a beaucoup disputé sur la question de savoir si l'on devait en faire une science ou un art.

L'art se rapporte à la pratique et il donne les règles qu'on doit suivre pour bien faire. A ce

point de vue, la logique est un art. Son but est d'apprendre à bien raisonner; elle enseigne les règles du raisonnement.

La science se rapporte d'abord et directement à la spéculation; elle a pour objet les principes qu'elle expose et qu'elle démontre. Pourquoi ne serait-il pas permis d'appeler la logique une science? Ne présente-t-elle pas les principes de la certitude ?

Peut-être accorderait-on les deux sentiments si, avec Aristote et avec bien d'autres, on rangeait la logique parmi les sciences pratiques, qui tiennent un certain milieu entre la science et l'art proprement dits.

Quoi qu'il en soit, l'objet de la logique (l'étymologie même le rappelle) est la raison (λόγος). Son but est de diriger les opérations de cette faculté dans la recherche du vrai.

Ici déjà, le chrétien, éclairé par la foi, peut entrevoir jusqu'où le mènera la saine logique. La vérité, c'est Dieu, et c'est par le Verbe, raison éternelle de tout ce qui est, c'est par le Verbe, sagesse suprême du Père, procédant de Lui par l'intelligence, c'est par le Verbe, parole de l'intelligence infinie, image de la substance divine et splendeur de la gloire du Très-Haut, que Dieu *éclaire tout homme venant en ce monde*.

La logique élève donc à Dieu ; car elle conduit à la vérité, elle ramène la raison finie de l'homme à la raison infinie du Créateur. Mais là elle s'arrête, ne soupçonnant même pas le Verbe qui est en Dieu, et qui est Dieu. Cependant, que ce Verbe vienne à se révéler, il n'est pas un philosophe, pas un amant de la Sagesse, il n'est pas un logicien, pas un esprit raisonnable et conséquent, qui ne soit saintement fier de se voir appelé à dépasser la sphère naturelle de la raison créée, pour entrer dans un ordre supérieur et pour contempler la vérité, non plus seulement dans le reflet, dans les œuvres du Verbe créateur, mais dans Celui-là même qui est le principe de tout ce qui est, la source de toute vérité, la Vérité même par essence.

Mais n'anticipons pas. Il nous faut d'abord étudier les opérations de la raison, les actes par lesquels il lui est donné d'arriver au vrai, puis les moyens qu'elle trouve en elle-même ou hors d'elle-même, pour atteindre le vrai par ses opérations.

De là deux parties de la logique : I. Opérations de la raison; II. Moyens de certitude.

QUELLES SONT LES PRINCIPALES OPÉRATIONS DE LA RAISON ?

Pour parvenir à connaître les choses, l'esprit doit avant tout s'en faire une *idée*, et se les rendre présentes.

Il doit en outre distinguer les propriétés qui leur conviennent et qui déterminent leur nature et leur fin. C'est le rôle du *jugement*, opération dont le but est d'unir les idées ou de les séparer, selon que les objets qu'elles représentent, s'accordent ou ne s'accordent pas.

Enfin, il peut arriver que l'entendement ne saisisse pas du premier coup d'œil les rapports de certaines idées ou de certains objets. Dans ce cas, l'esprit compare successivement chacune des idées dont le rapport lui échappe avec une troisième dont la relation avec les deux autres lui est mieux connue, et, par cette comparaison successive, il découvre l'union ou l'opposition des deux premières idées entre elles.

Un exemple montrera mieux quel est ce procédé.

Je désire me rendre compte de la nature de l'âme humaine. Je commence par m'en

faire une idée générale. Mais cette connaissance sera fort imparfaite tant que je ne saurai pas discerner les propriétés qui la constituent et qui la distinguent de tout le reste. Je cherche donc quelque idée qui se rapproche de celle que j'ai déjà de l'âme. Telle sera, par exemple, l'idée d'intelligence. A peine ai-je comparé ces deux notions, *âme* et *intelligence*, que je constate l'union de ces deux termes, et je prononce ce jugement : L'âme humaine est douée d'intelligence, l'âme de l'homme est un principe d'intelligence.

Mais je voudrais pénétrer plus avant et jusqu'à la nature même de ce principe intelligent. Les êtres se divisent en deux grandes classes, les esprits et les corps. Mon âme est-elle un corps ou un esprit? Mon âme est-elle la même chose que mon corps, ou bien est-elle un esprit distinct de ce corps auquel elle est unie? La réponse à cette question ne s'offre pas de prime-abord. C'est le cas de recourir à une troisième opération, appelée *raisonnement*.

Supposons que je voie clairement que mon âme est douée d'intelligence, et que je voie également que le corps ne peut pas en être doué. De ces deux jugements je pourrai déduire

un troisième, qui sera la solution du problème posé.

J'ai comparé l'idée de mon âme avec l'idée d'intelligence, et j'ai constaté leur union.

J'ai comparé l'idée d'intelligence avec l'idée de corps, et je reconnais leur incompatibilité.

J'en conclus que mon âme n'est pas un corps.

Ce procédé peut se formuler ainsi :

L'âme humaine est un principe intelligent.

Le corps ne peut être un principe intelligent.

Donc l'âme n'est pas un corps.

On a contesté au raisonnement la propriété d'aider l'esprit à découvrir la vérité. Il nous semble que c'est à tort.

Le raisonnement, il est vrai, présuppose les idées des objets dont on cherche les rapports, et, à ce point de vue, par cette opération, l'esprit ne découvre rien.

En outre, le raisonnement présuppose la connaissance des rapports qui existent entre quelques-unes des idées qu'il compare. Il demande deux jugements assurés, d'où il puisse déduire le rapport cherché.

Ainsi, pour raisonner, il faut trois idées bien présentes à l'esprit et deux jugements ar-

rêtés d'avance. Jusque-là par le raisonnement l'esprit ne découvre rien encore. Mais après avoir comparé chacune des deux idées dont il ne voyait pas le rapport avec la troisième; par exemple après avoir comparé avec l'idée d'*intelligence* celle de l'*âme humaine* et celle du *corps*, après avoir reconnu l'union de l'idée d'*intelligence* avec l'idée de l'*âme humaine* et l'opposition entre l'idée du *corps* et celle de l'*intelligence*, je découvre un rapport, une vérité que j'ignorais, savoir que mon *âme* n'est pas un *corps*. Le raisonnement sert donc à découvrir la vérité.

Telles sont les opérations relatives à la connaissance du vrai ; tous les autres procédés rentrent dans l'un de ces trois.

Dans cette triple opération, on peut déjà reconnaître une trace du Dieu un en trois personnes que nous sommes appelés à contempler. Il nous a créés à son image et c'est dans notre âme surtout qu'il a imprimé le sceau de sa ressemblauce.

L'idée représente le Père ; car c'est de l'idée que procèdent le jugement et le raisonnement. Quand j'ai l'idée du *cercle* par exemple, l'idée de *rondeur* s'y trouve déjà incluse; car je ne puis entendre ce qu'est le *cercle*, si je ne perçois

pas qu'il est *rond*. Ainsi le jugement procède de l'idée.

Le jugement rappelle le Fils, car il consiste surtout dans le Verbe. Qu'est-ce, en effet, que juger sinon affirmer? J'ai l'idée du *cercle* et de la *rondeur*. Ce n'est pas encore un jugement; que manque-t-il ? le verbe. J'ai dit : Le cercle EST rond. L'intervention du verbe a constitué le jugement.

Le raisonnement marque l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, il est le lien, l'union des deux premières personnes. Stérile dans la Trinité, il est le principe de toute fécondité dans la création.

Le raisonnement procède de l'idée et du jugement, et de l'idée par le jugement. Prenons un exemple.

L'âme humaine pense ; or ce qui pense est un esprit; donc l'âme humaine est esprit.

Il est clair que ce raisonnement procède d'abord de l'idée que j'ai de l'*âme*, de la *pensée* et de l'*esprit*; et que, si je parviens à raisonner, c'est-à-dire à déduire une conclusion de ces idées, ce sera par le moyen de ce jugement : *L'âme pense*, et de cet autre : *Ce qui pense est esprit*.

L'Esprit-Saint est comme le trait d'union entre les deux premières Personnes ; de même,

le raisonnement unit ensemble les idées et les jugements dont il procède. Qui ne voit, en effet, dans ce raisonnement l'intime et inséparable connexion qui unit ensemble d'abord les idées d'*âme*, de *pensée* et d'*esprit*, avec les jugements : *L'âme humaine pense — ce qui pense est esprit — l'âme humaine est esprit.*

Enfin l'Esprit-Saint, stérile au sein de la Trinité, est, au dehors, d'une admirable fécondité.

Ainsi le raisonnement, résultant de l'idée et du jugement, est comme le complément de l'un et de l'autre ; il est comme le dernier terme de la connaissance. Une fois la conclusion déduite, l'idée et le jugement ont reçu leur entier développement.

Le raisonnement est dans un sens, la réflexion, le retour de l'idée et du jugement sur eux-mêmes. L'idée produit le jugement, l'idée et le jugement produisent le raisonnement. Le raisonnement ne produit rien au-delà. — En revanche, il est fécond en conséquences. — De l'idée et du jugement, il tire tout un monde intelligible qui s'appelle la science, et à ce point de vue, sa fécondité ne connaît pas de bornes.

L'IDÉE.

A ne consulter que l'étymologie, l'idée est une vue (*idea*, ab εἴδω, *video*, *scio*) ; selon saint Thomas, c'est la forme d'une chose, existant au-delà, au dehors de cette chose : *Rei forma præter ipsam rem existens*.

L'idée du cercle est la forme d'un cercle existant en dehors de tout cercle réel. L'idée de l'âme humaine est la forme, c'est-à-dire l'ensemble des propriétés essentielles de l'âme humaine, considérée en dehors de toute âme humaine en particulier.

L'idée que nous avons de Dieu est encore la forme divine, ce qui constitue l'essence de Dieu, en un mot, la divinité considérée en dehors de Dieu même, et abstraction faite de cet être souverain qui est Dieu existant. Ainsi, quand je veux rechercher si Dieu existe, je considère l'idée de la divinité, comme séparée de l'être que je nomme Dieu, et j'examine si cette forme divine, si la divinité et l'existence actuelle s'appellent et s'unissent nécessairement.

L'idée n'est donc pas la vue immédiate de l'objet même, c'est une représentation que l'esprit s'en fait en lui-même. C'est une forme

abstraite ou tirée de l'objet. Cette forme n'existe pas en elle-même, comme l'ont rêvé quelques disciples de Platon, abusant de certaines façons de parler équivoques de leur maître. Cette forme n'est pas subsistante en elle-même, elle n'est pas une substance ; au contraire, elle est séparée de son sujet. Elle existe cependant d'après saint Thomas. *Rei forma præter ipsam rem existens* (*Summ.*, I, q. xv, art. 1) ; elle existe, non comme substance, mais comme simple forme, comme simple représentation intellective, dans l'esprit qui la conçoit.

Les idées sont les principes de toutes les choses et de toutes les connaissances. Car, ainsi que le remarque saint Thomas, la forme d'un objet, existant hors de cet objet, peut être considérée à un double point de vue : d'abord, comme le type, le modèle de l'objet dont elle est la forme, puis, comme le principe de la connaissance qu'on a de cet objet, selon que les formes des objets intelligibles sont en celui qui connaît (*Summ.*, I, q. xv, art. 1).

1° Les idées sont donc le principe des choses. Je ne puis faire, je ne puis réaliser que ce dont j'ai l'idée. Il en est ainsi pour Dieu. Dieu ne peut donner l'existence qu'aux choses dont

il a l'idée. Les types, les idées, les formes de tous les êtres existants et possibles sont donc dans l'intelligence divine.

2° Les idées sont le principe de toute connaissance. Je ne connais que les choses dont l'idée ou la forme intelligible m'est présente à l'esprit. Connaître, entendre, percevoir; n'est autre chose que se faire une idée, se représenter intellectuellement un objet.

On peut encore considérer l'idée sous un double rapport dans un autre sens. L'idée, la forme des objets, est à la fois dans mon esprit et hors de mon esprit.

1° Elle est *dans* mon esprit. Je conçois un cercle, je sais ce qu'est le cercle ; l'idée que je me fais du cercle est une opération de mon intelligence par laquelle je me représente l'essence même du cercle ou ce qui constitue le cercle. A ce point de vue, l'idée est un acte de l'esprit. C'est le point de vue subjectif. L'idée est alors considérée dans le sujet qui la conçoit.

2° Elle est en même temps *hors* de mon esprit. Il y a cent ans, je n'étais pas, je ne concevais pas le cercle. L'idée du cercle n'existait donc pas dans mon esprit, et cependant elle était : car, alors comme aujourd'hui, le cercle était possible. Où donc était sa forme, son

type idéal? Direz-vous que ce type existait dans les esprits qui, à cette époque, le concevaient, et dans les cercles qui, alors, existaient et qui avaient en eux la réalisation de la forme circulaire?

Fort bien. Mais supposez qu'il n'existe aucun esprit créé, anéantissez tous les hommes et tous les anges; supposez qu'il n'existe aucun cercle. Reportez-vous au-delà du temps, avant la création des esprits et des corps. Je le demande : le cercle alors était-il possible? Evidemment. L'idée du cercle existait-elle? Assurément, sinon le cercle eût été impossible. Où donc était l'idée, la forme intelligible et possible du cercle? La forme et l'idée du cercle étaient en Dieu : en son intelligence, comme intelligible; en sa puissance, comme possible. — Et il en est ainsi de toutes les autres idées, qui ne sont autre chose que les intelligibles et les possibles, présents de toute éternité à l'intelligence divine, et de toute éternité demeurant en sa toute-puissance.

A ce point de vue, les idées ne sont pas une opération de notre esprit, car elles sont indépendamment de notre perception.

Or où sont-elles? et que sont-elles? Comme intelligibles, elles sont dans l'entendement divin; comme possibles, elles sont dans la

puissance divine. Elles sont en Dieu : mais est-ce en Dieu que nous les percevons ? Nullement. En cette vie il ne nous est pas donné de percevoir immédiatement l'être même de Dieu, et cependant nous savons que toute idée, tout intelligible, tout possible, se trouve en Dieu, parce qu'ayant nous-mêmes l'idée des objets, nous concluons que, *a fortiori*, Dieu doit avoir l'idée de tout ce qui est intelligible et possible, une chose n'étant intelligible et possible qu'à la condition de pouvoir être produite par Dieu, et par conséquent d'être connue de lui.

A chaque instant, des effets nous remontons aux causes, et nous sommes très-assurés de l'existence de la cause, lors même qu'il nous est impossible de l'atteindre et de la percevoir autrement que par ses effets. Je n'ai pas besoin de voir de mes yeux la source du fleuve que je vois couler à mes pieds ; il n'est pas nécessaire que je voie le feu dont l'action m'est signalée par la fumée.

De même donc qu'il n'est pas nécessaire que je voie la source d'un fleuve pour l'apercevoir lui-même, et que je puis apercevoir la fumée sans voir le feu qui la produit ; ainsi, je puis avoir l'idée du cercle sans voir l'être même de Dieu, bien qu'en réalité Dieu seul soit le principe du cercle et de l'idée du cercle, et je puis

arriver à concevoir que l'idée du cercle est en Dieu, éternelle, nécessaire et parfaitement entendue, sans que pour cela je doive percevoir l'essence même de Dieu, sans que je doive ou que je puisse percevoir l'idée du cercle dans l'intelligence même et dans la puissance de Dieu.

Mais notre dessein n'est pas de traiter ici la grave question de l'origine des idées. Si nous avons cru pouvoir nous permettre ce coup d'œil anticipé, ç'a été pour montrer, dès l'abord, comment tout, en nous et hors de nous, concourt à élever l'esprit à Dieu. Le moindre objet qui se présente à mon intelligence, la moindre idée que je forme en mon esprit, pour peu que je veuille m'en rendre compte, me reporte à l'instant jusqu'à Dieu, principe de toute possibilité et de toute intelligibilité, et, une fois la révélation donnée, jusqu'au Verbe, en qui et par qui tout est intelligible et possible.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprend que l'idée ne doit pas se confondre avec l'image. Le première est la représentation d'une chose dans l'esprit; la seconde est la représentation d'une chose dans l'imagination. Celle-ci est une représentation sensible, celle-là une représentation purement intellectuelle; l'image est la forme sensible de l'objet, l'idée

est là forme purement intelligible ; l'image ne représente qu'un objet singulier, individuel, déterminé ; par exemple : *ce* cercle, *cet* homme en particulier ; l'idée représente également tous les objets possibles de la même forme, par exemple, tous les cercles, tous les hommes ; et ainsi l'objet de l'idée n'est pas circonscrit à tel ou tel individu ; l'objet de l'idée est universel.

Enfin, par l'image, l'esprit perçoit uniquement la forme extérieure de l'objet, son essence, ce qui fait que, par exemple, cette figure est un cercle et non une autre figure, ce qui fait que l'homme est homme et non une brute ou une plante ; en deux mots, l'image ne représente que la surface, le phénomène, l'apparence ; l'idée pénètre le fond, elle atteint l'essence, elle perçoit l'être même des choses. L'image m'est commune avec l'animal sans raison, par l'idée je suis intelligent et je suis homme.

PROPRIÉTÉS ESSENTIELLES. DE L'IDÉE

Il est trois propriétés sans lesquelles l'idée n'existe pas; c'est la vérité, la clarté, la justesse.

L'idée est vraie, si elle représente l'objet tel qu'il est; claire, si elle le représente de telle sorte que l'esprit puisse le distinguer de tout autre; juste, si elle le représente de manière qu'on en saisisse les propriétés essentielles.

La vérité de l'idée n'admet pas de degrés. Entre le vrai et le faux il n'y a pas de milieu.

La clarté peut être plus ou moins vive. Si je perçois l'objet de telle façon que non-seulement je le distingue de tout autre, mais que je discerne ses diverses parties, ses diverses qualités, mon idée n'est pas seulement claire, elle est distincte.

La justesse admet aussi des degrés. Si par l'idée que j'ai d'un objet je l'embrasse tout entier, sans qu'aucune de ses propriétés essentielles, ne m'échappe, mon idée est juste Mais si, outre les propriétés essentielles, je saisis les qualités, même secondaires, et les rapports de toute nature que l'objet peut avoir avec d'autres

objets, la justesse de l'idée est beaucoup plus rigoureuse.

L'idée deviendrait même *adéquate*, égale de tout point à l'objet, si elle le représentait avec toutes ses propriétés, toutes ses perfections et tous ses défauts, enfin avec toutes les relations dont il est susceptible.

Mais comme l'être le plus imparfait et le plus borné peut être mis en relation avec tous les êtres possibles, et que Dieu seul connaît tous les possibles; puisque, seul, il sait tout ce qu'il conçoit en son intelligence infinie, et tout ce qu'il peut réaliser par sa toute-puissance, il suit de là que, seul, Dieu a l'idée adéquate de tout ce qui est, soit existant, soit possible.

Est-il besoin d'expliquer ce qu'on entend, lorsqu'on dit d'une idée qu'elle est fausse, obscure ou confuse, incomplète ou inadéquate ?

L'idée est fausse, quand l'esprit se représente l'objet autrement qu'il n'est. Ainsi, celui qui prend un carré pour un cercle, un chat pour un chien, l'âme humaine pour un élément matériel, a une idée fausse du cercle et du carré, du chat et du chien, de l'âme de l'homme et de la matière, ou plutôt il n'a pas l'idée de ces objets.

L'idée fausse n'est donc pas plus une idée,

en tant que fausse, que la fausse monnaie n'est de la monnaie, c'est-à-dire une pièce légale, pas plus que l'or faux n'est de l'or.

On ne laisse pas de parler d'idées fausses, comme on parle aussi de fausse monnaie et d'or faux, pour désigner certaines perceptions de l'esprit, qui, comme la fausse monnaie et l'or faux, ont l'apparence d'une idée, sans en avoir la réalité. Quand vous recevez un morceau de similor, vous croyez tenir de l'or dans votre main, parce que cette composition métallique a l'apparence de l'or. Mais, en fait vous n'avez sous les yeux que du cuivre et du zinc; ainsi, celui qui se représenterait le cercle sous la forme d'un carré penserait avoir l'idée du cercle, et, dans le fait, il n'en aurait aucune idée.

Tout, cependant, n'est pas faux dans cette idée, pas plus que dans la fausse monnaie ou dans l'or faux. Comme monnaie, une fausse pièce de dix francs est absolument nulle. Car l'essence de la monnaie est d'être conforme au taux légal. Mais, dans cette pièce, il y a quelque chose de vrai et de réel, savoir une certaine quantité de métal, et une certaine forme.

Il en est ainsi de l'objet en similor; cet or est faux, ce n'est pas de l'or. Il y a cependant quelque chose de vrai dans cet objet, savoir l'apparence, la couleur, le son peut-être, et

quelques autres propriétés qui permettent de le confondre avec de l'or.

De même, celui qui, percevant un carré, croit percevoir un cercle, ne se trompe pas en tout point. Il a du moins cette idée que le cercle est une figure. Son ignorance roule sur la forme spéciale de la figure qu'on nomme cercle. Convenons toutefois que son idée, relativement au cercle, est absolument nulle.

Il ne faut pas dire que cette doctrine est de l'invention de Descartes. Avant lui, Aristote, saint Augustin et saint Thomas ont nié la réalité des idées fausses. Écoutons saint Augustin. Quiconque entend une chose autrement qu'elle n'est se trompe; et quiconque se trompe n'entend pas ce sur quoi il se trompe. Donc, quiconque entend une chose autrement qu'elle n'est, ne l'entend pas. *Quisquis ullam rem aliter, quam ea res est, intelligit, fallitur. Et omnis qui fallitur, id in quo fallitur, non intelligit; quisquis igitur ullam rem aliter quam est, intelligit, non eam intelligit.* (Aug. l. 83 *Quæstionum*, quæst. 32.)

Aristote n'est pas moins formel sur l'infaillibilité de l'entendement. *Intellectus*, dit-il, *est semper rectus*.

Saint Thomas proclame à son tour l'impossibilité de l'idée fausse, quand il affirme que,

dans la considération abstraite de l'essence d'une chose, et de ce qui se connaît par cette essence, l'entendement ne se trompe jamais. « *In absoluta consideratione quidditatis rei et eorum quæ per eam cognoscuntur intellectus nunquam decipitur.* » (*Sum.* I., quæst. 85., art, 6, ad 3.) (Voir encore I, q. 94., art. 4, c.)

C'est donc à bon droit que nous donnons la vérité pour une propriété essentielle de l'idée, c'est-à-dire pour une propriété sans laquelle l'idée n'existe pas.

On admettra sans peine que l'idée obscure n'est pas plus une idée que l'idée fausse, pas plus que la vue obscure d'un objet n'est une vue. Je conviens que, par l'idée obscure, vous entrevoyez, vous soupçonnez quelque objet, mais avouez qu'à partir du point où commence l'obscurité l'idée n'existe pas. Ces deux mots idée et obscurité se contredisent comme le jour et la nuit.

Il en est ainsi de l'idée confuse : où commence la confusion, là vous ne distinguez plus, vous ne voyez plus. De loin, par exemple, j'aperçois une roue, j'en distingue le contour, mais je ne puis en démêler les rayons : c'est que ces rayons échappent à ma vue.

J'en dis autant de l'idée inadéquate. Notre esprit étant borné, il est toujours un point où

l'idée cesse d'être juste et adéquate; là l'esprit ne connaît plus.

Donc, l'idée n'existe réellement qu'à la condition d'être juste, claire et vraie; car l'idée cesse au point où l'une de ces qualités fait défaut.

Ces trois propriétés sont donc, dans un certain degré, essentielles à toute idée, et sans elles l'idée n'existe pas plus que le cercle sans le centre, les rayons et la circonférence.

CARACTÈRES DES IDÉES.

Toute idée doit être vraie, claire, juste : mais outre ces trois propriétés premières, il en est d'autres, non essentielles, qui caractérisent les idées diverses et qui peuvent servir à les classer.

La nuance est souvent imperceptible et il serait difficile d'énumérer et de reconnaître toutes les variétés qui se présentent. Qu'il nous suffise de signaler les principales.

Selon la manière dont l'esprit conçoit les choses, ou selon la nature même de l'objet conçu, les idées sont directes ou réflexes, absolues ou relatives, simples ou composées, abstraites ou concrètes, singulières, particulières ou universelles.

Nous n'insisterons ici que sur les deux premiers caractères.

On nomme *directe* l'idée que nous avons des objets distincts de l'idée elle-même, et *réflexe*, l'idée par laquelle nous percevons notre idée.

Je perçois un objet, un cercle par exemple, mais sans penser que je perçois cet objet ; l'idée du cercle est en moi, mais à l'état direct. Je m'aperçois que j'ai l'idée du cercle, je perçois l'idée que j'ai du cercle ; l'idée devient réflexe.

La philosophie n'est pas autre chose que la réflexion. Le sage ne sait pas *plus* que l'ignorant, il sait *mieux*. Il sait qu'il sait et ce qu'il sait. Toutes les idées qui constituent l'objet de la philosophie se trouvent au fond de toute intelligence, mais à l'état direct. Il s'agit, pour devenir sage, de rentrer en soi-même, de se réfléchir sur soi-même, d'y voir ce qui s'y trouve, d'y reconnaître et d'y saisir, d'y appréhender et d'y *apprendre* ce que déjà l'on sait. L'enseignement du maître, comme celui du livre, ne sert qu'à éveiller l'attention, et à provoquer la réflexion.

Ainsi, personne ne pourrait vous révéler votre propre raison, la vérité, l'être, l'existence du monde qui vous environne, l'existence et la nature de Dieu ; personne ne pourrait vous faire admettre les principes et les lois de la morale, si déjà vous ne possédiez dans votre raison même, la notion et l'idée de la vérité, de l'être, du monde, de l'âme, de Dieu. Avant qu'on ne vous l'ait dit, vous savez que le monde existe, que vous êtes, et que vous êtes composé d'une âme intelligente et libre et d'un corps sensible. Vous savez qu'il existe un Dieu, et la loi morale était si bien écrite au fond de votre conscience, qu'au moment où votre mère vous avertit qu'il était mal de désobéir, de voler, de

mentir, vous avez dit aussitôt dans votre cœur : c'est vrai.

La sagesse, la philosophie, consiste presque uniquement dans le compte que vous cherchez à vous rendre de ces idées, qui, se trouvant dans votre esprit comme à l'état latent, n'attendent que l'illumination de la parole pour jaillir en éclats de lumière.

Toute la sagesse naturelle est contenue dans quelques idées premières, qui sont présentes à tous les esprits, et toute la différence entre l'ignorant et le philosophe consiste en ce que le premier, n'ayant pas réfléchi sur ses idées, ne voit pas ce qu'elles renferment, au lieu que le second, à force de chercher dans ses idées ce qui s'y trouve, est enfin parvenu à découvrir les conclusions que contenaient ces principes, dont l'ensemble constitue le fond de toute raison, ou le sens commun.

L'idée est *absolue*, quand elle n'en rappelle aucune autre ; elle est *relative*, quand elle en rappelle une autre.

Je puis penser au soleil, à la terre, à l'homme, à Dieu, sans penser à autre chose ; mais je ne puis penser à un fils, à un serviteur, à un effet, à la créature, sans me rappeler un père, un maître, une cause, le créateur.

A un certain point ce vue, tout être créé est

relatif. Pour peu, en effet, que je considère une créature quelconque, je découvre à l'instant une foule de propriétés qui supposent des relations de cause ou d'effet, de ressemblance ou d'opposition.

Un seul être est absolu ; seul, Dieu peut exister indépendamment de tout autre; seul, Dieu n'a besoin d'aucun autre, non-seulement pour exister, mais aussi pour être souverainement parfait et heureux.

Hors de lui, il n'est pas un être qui ne vienne de lui, qui ne dépende de lui, qui ne se rapporte à lui. Pas un qui, sans lui, puisse exister; pas un qui, sans lui, puisse continuer d'être; pas un qui, sans lui, puisse atteindre le degré de perfection que réclame sa nature.

Nous avons défini la philosophie : l'étude et la science des causes, on pourrait la définir aussi : l'étude et la science des rapports. Et puisque tout, dans le monde et dans l'homme, se rapporte à Dieu comme cause, comme principe et comme fin, la philosophie n'est vraie, sincère, complète, qu'à la condition de remonter à Dieu par tous les êtres qui font l'objet de son étude.

Nous ne ferons qu'indiquer les autres caractères des idées.

L'idée est *simple* ou *composée*, selon que

l'objet qu'elle représente est simple lui-même ou composé.

L'idée que j'ai du *point*, d'un *esprit*, de *Dieu*, est simple; l'idée que j'ai d'une *armée* est composée.

L'idée *composée* est *collective* ou *distributive*, selon qu'elle représente les parties d'un tout dans leur ensemble, ou comme distinctes les unes des autres.

Je perçois les soldats comme formant une armée, l'idée est collective; je considère les soldats d'une armée comme distincts les uns des autres, l'idée devient distributive.

Dans toute idée, on peut distinguer la compréhension et l'extension.

La *compréhension* se fait, lorsque vous considérez toutes les propriétés de l'objet.

L'*extension* a lieu, quand vous considérez tous les objets auxquels convient une propriété.

Soit par exemple cette idée : *l'homme*. Par la compréhension, je me représente l'âme et le corps unis; par l'extension, je me représente tous les hommes.

La compréhension décroît avec l'extension, et l'extension décroît avec la compréhension. La compréhension conduit à l'individu, l'extension élève à l'universel.

Entre l'universel et l'individuel ou le singulier vient le particulier.

Les idées sont donc *singulières*, *universelles*, *particulières*, selon qu'elles représentent l'individu, l'universel ou le particulier.

L'INDIVIDU est ce qui ne peut être divisé en plusieurs parties semblables au tout. *Cet homme*, par exemple, est un individu; si vous le divisez, vous avez plusieurs parties de *cet* homme; vous n'aurez pas plusieurs hommes.

Le PARTICULIER est ce qui comprend une partie indéterminée des individus d'une classe, par exemple : *un homme*, *des hommes; quelque homme*, *quelques hommes.*

L'UNIVERSEL est ce qui comprend tous les individus d'une espèce ou d'un genre, par exemple, *l'homme, les hommes.*

D'après Porphyre, il y a cinq universaux :

I. Le GENRE, ou ce qui convient à plusieurs classes d'êtres, par exemple, *animal*; être *animal* se dit des hommes et des brutes.

II. L'ESPÈCE, ou ce qui convient à plusieurs individus, par exemple, *homme*; être *homme* convient à plusieurs individus.

III. La DIFFÉRENCE, ou ce par quoi un être diffère d'un autre; ainsi *l'intelligence* constitue la différence entre l'homme et la brute.

IV. Le PROPRE, ou ce qui suit de l'essence,

par exemple, chez l'homme la faculté de parler qui découle de l'intelligence.

V. L'ACCIDENT, ou ce qui arrive à la chose, et sans quoi elle peut être ; ainsi le chaud et le froid sont des accidents pour l'homme.

Les idées deviennent universelles par l'*abstraction,* qui a lieu, lorsque l'esprit considère une propriété séparée de la chose, ou une chose séparée de ses propriétés spéciales ou individuelles.

Si je considère la *rondeur* séparée de tous les objets ronds, j'ai l'idée universelle de la rondeur.

Si je considère une *table* séparée des propriétés qui la constituent dans telle espèce de tables, ou qui en font telle table en particulier, j'ai une idée universelle qui comprend toutes les tables existantes et possibles.

Les idées sont *abstraites,* quand elles représentent les propriétés séparées de leur objet, ou les objets séparés de leurs propriétés ; *concrètes*, quand elles représentent les propriétés avec leur objet, et l'objet avec les propriétés qui le constituent et en font tel individu.

L'idée par laquelle je me représente *cet homme*, *ce cercle* déterminés, est concrète.

L'idée par laquelle je me représente l'*homme* en général, l'*humanité*, c'est-à-dire les pro-

priétés qui constituent l'essence humaine en dehors de tout homme déterminé, est une idée abstraite.

Peut-on dire qu'il y ait des idées contingentes ?

Non, les idées des objets même contingents sont nécessaires et éternelles, comme l'essence même et la possibilité de ces objets. Le *soleil*, par exemple, est contingent, il pourrait ne pas exister; mais l'idée du soleil est nécessaire et éternelle. Éternellement et nécessairement il est vrai que le soleil est possible. Donc de toute éternité, l'idée du soleil est dans l'intelligence divine.

Mais si par idée on entend une simple opération, un acte de l'esprit, toutes les idées de l'homme sont contingentes, que l'objet soit contingent ou nécessaire. Car l'homme lui-même aurait pu ne pas exister, et supposé même qu'il existe, on peut dire de chaque idée prise à part qu'il aurait pu ne pas l'avoir.

Ce coup d'œil sur l'idée en général suffit pour introduire à la logique qui est l'art de combiner les idées par le jugement et par le raisonnement de manière à obtenir la connaissance certaine de la vérité.

TABLE.

INTRODUCTION A LA LOGIQUE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Principes de littérature. In-12, 5e édit.
Principes de rhétorique. In-12, 2e édit.
Principes de littérature : Style, poésie, éloquence, à l'usage des jeunes personnes. In-12.
Principes de logique, In-12.
Cursus philosophiæ. In-8°.
Précis de philosophie. In-12.
L'Optimisme. In-12.
Guide du catéchiste. In-18.
Triomphe de la foi. In-12.
La Trinité. In-12.
L'Église et le Pape. In-12.
Luttes de l'Église. In-8°.
Boutade contre l'Église, ou une conversation en chemin de fer. In-12, 2e édit.
Les Droits de Dieu. In-32.
Appel contre l'esprit du siècle. In-18, 3e édit.
Les deux Étendards. In-12.
Saint-Louis. In-32, 4e édit.
Le même, avec la musique des chœurs. In-8°.
Canisius à Fribourg en 1865. In-18.
Pratique de la vie chrétienne. In-32.
L'Agenda du Chrétien. In-32.
Manuel des Congrégations de la Sainte-Vierge. In-32.
L'Année de Marie. In-32.
La semaine de Marie. In-32.
Neuvaine à saint Ignace. In-32.
Problèmes. 16 vol. In-18.



Bor Lesve

